

Changer le monde, renverser la table, Mais que fait la Police ?

Stéphane Tessier

Intervention au colloque Migrations Santé du 13 février 2020

Mon intervention va peut-être trancher par rapport aux autres contributions, dans la mesure où je ne me concentre pas sur l'islamisation de la radicalité, mais sur les aspects politiques plus globaux de la radicalisation adolescente.

L'adolescence, qu'elle soit en crise ou pas, a pour vocation d'explorer de nouveaux espaces pour se faire son propre monde, aller au-delà de celui des parents. Son seul but est de pouvoir se voir enfin comme être unique, autonome et indépendant, sortir de l'enfance et ne pas se limiter à être le fruit de ses parents.

Rites de passage

Certaines sociétés tolèrent la brutalité de ce passage de l'enfance à l'âge adulte mieux que d'autres, que ce soit dans le passé ou ailleurs dans l'espace. Mais chacune a mis en place ses propres dispositifs pour contrôler, voire inhiber, ces pulsations d'autonomie adolescente. Elles ont ainsi structuré des rites de passage permettant de canaliser les énergies dans des processus structurés de socialisation. Leur but est de contrecarrer l'aspect centrifuge du mouvement et de raffermir l'appartenance de l'adolescent au corpus social et à ses valeurs. Il n'est pas rare que les sociétés aient recours à une violence physique ou psychologique importante, surtout à l'égard des jeunes garçons, la grossesse étant traditionnellement l'épreuve féminine de l'accès à l'âge adulte.

D'autres sociétés moins autoritaires considèrent cette phase exploratoire de la jeunesse comme étant une étape importante du développement de l'adulte et potentiellement source d'innovation. Les techniques de contrôle social visent alors surtout à en limiter les excès et les dangers sociaux mais laissent les pensées libres de baguenauder dans des territoires vierges. Les innovations liées à cette jeunesse explorent de nouveaux espaces de liberté et engendrent un bouleversement social périodique, du moins en apparence. Dans un tel contexte plutôt libertaire, les rituels de passage sont bricolés par les jeunes eux-mêmes, sans véritable support adulte, et exigent de forts investissements personnels, dont les transgressions évoquées par ailleurs dans ce colloque.

On peut facilement juger de l'importance de ces investissements par les réactions qu'engendre l'apparente désinvolture avec laquelle on a touché au printemps 2019 à la symbolique rituelle du baccalauréat. Rien n'a été dit du ressenti par les jeunes du massacre de ce dernier vestige institutionnalisé, et reconnu comme tel, des antiques épreuves de passage de l'enfance à l'âge adulte. Peut-être la réforme actuelle qui met en place un grand oral solennel prendra-t-elle en compte cette nécessité anthropologique.

Renouveler la société

Une fois ces passages effectués, il faut pour ces adolescents renverser la table. C'est-à-dire remettre en cause l'ensemble de ce qu'une période précédente a pu laisser en héritage. Pourtant, quelle que soit la perspective, aucune époque humaine ne peut innover sans se reposer sur des repères anciens à partir desquels un élément nouveau pourra être jugé comme innovateur ou conservateur. Ce sera donc toujours à l'aune des générations précédentes que les adolescents tenteront de se redéfinir une nouvelle façon d'être au monde.

En pleins et en déliés.

La recombinaison incontrôlée d'éléments historiques revisités peut créer des mélanges explosifs. Il en est ainsi de l'idée coloniale, mal digérée, encore refoulée, exhalant des relents de culpabilité et d'exclusion mutuelle, qui s'articule parfois très bien avec une analyse pudibonde déplorant un hyperlaxisme sociétal –singulièrement sexuel à l'âge des émois–, pensé comme source de tous les maux.

Une telle frustration historique articulée avec la douleur adolescente et l'angoisse de cet adulte invisible en devenir, peut engendrer de redoutables évolutions identitaires.

L'idée de l'Autre comme porteur de dangers potentiels n'est pas propre à l'adolescent mais cet âge y est d'autant plus sensible qu'il peine à trouver sa place parmi les siens.

Lorsque le premier Autre est défini par l'écart d'âge, l'opposition va se retourner contre tout ce que pensent ses « vieux », même si cette pensée est elle-même à l'origine de la liberté de l'adolescent. Inutile de nier, nous l'avons tous pensé à cet âge ! Alors pourquoi les jeunes aujourd'hui dérogeraient à cette règle ?

Cette liberté de penser peut aussi bien se retourner contre elle-même, autorisant tous les délires d'exclusion, même ceux combinant l'intolérance générationnelle avec des remugles d'histoire personnelle, de mythification d'une vie précoloniale radieuse, ou, symétriquement, des colonies, paradis aujourd'hui définitivement hors d'atteinte, ou encore de luttes glorifiées par l'Histoire officielle et vantées par les générations antérieures. Et, quelles que soient les origines, la transmission opère.

Certains analystes avaient ainsi vu dans le mouvement de mai 68 un remake des héroïsmes paternels (le plus souvent fantasmés) de la Résistanceⁱ. Les luttes de libération anticoloniale des années 50 et 60 ont laissé des traces héroïques, dans les pas de cette résistance à l'occupant nazi, qu'il est parfois tentant de vouloir fouler de nouveau. Mais l'Histoire ne se répète jamais. On a vu les effets qu'un tel amalgame a pu faire sur la société algérienne des années 90, avec la réaction actuelle (« libérer le peuple après avoir libéré le pays ») et on sait à quel point l'Histoire peut *a posteriori* aléatoirement décider quel est le « bon » côté.

L'autorité moderne

Aujourd'hui, l'autorité contre laquelle il est ou a été glorieux de se soulever a perdu de sa superbe. De scandales en compromissions, de mensonges en exagérations, sous la pression des réseaux sociaux, il n'est plus d'autorité proclamée. Et s'est développée la réflexion sur une nouvelle organisation politique que rendrait possible la numérisation de la société. Cette notion d'horizontalisation des pouvoirs, alliée au discrédit des cadres institutionnels classiques font que l'autorité n'est plus une cible potentielle d'opposition, mais un simple mépris. Et comment se structurer psychiquement lorsqu'on est adolescent en quête identitaire face à une institution indigne de respect ? Autant l'opposition frontale peut être structurante, autant le mépris est désarmant.

Si, comme l'écrit Rémi Brague (même si je ne partage pas ses implicites), la culture peut être pensée comme réduite à une « *production de ce qu'il faut d'opinions communes pour que la vie reste possible*ⁱⁱ », le débat prend une nouvelle forme : celle du marché. C'est en effet ce dernier qui aujourd'hui gère l'ensemble de ce qui est du domaine du possible. Les idées elles-mêmes ne sont pas épargnées. Les tenants de la Parole (majuscule) tiennent d'abord les rênes de leur propre expression. La normativité du discours est soulignée par le même auteur, qui décrit ces éléments de culture comme « *les choses qu'il faut croire, celles qu'il convient d'admirer et celles qu'il faut faire* » (p.234),
...

Au XXI^{ème} siècle, le marché des idéologies s'est donc ouvert, j'en ai parlé lors de notre précédent colloque, mais aujourd'hui je voudrais insister sur l'environnement dans lequel l'adolescent va évoluer, armé de ses suspicions. Il va vite découvrir qu'il peut s'y choisir une histoire et s'en faire son Histoire, majuscule là encore, porteur de Parole.

Ce que recherche aussi cet adolescent, c'est une structure d'obéissance, une sorte de désir de croire, de savoir où aller, de savoir qui suivre, au besoin aveuglément, pour répondre à ses angoisses existentielles évoquées dans ce colloque, en lui donnant le tempo. On avait vu cette quête du prêt-à-penser chez les enfants des rues qui survivaient l'âge critique de recevabilité de leur témoignage au Brésil. Vingt ans après on les retrouvait dans les gangs bien sûr, mais aussi dans les structures

d'ordre : Police, Armée, Prison (de part et d'autre des barreaux), ainsi que dans les ordres religieuxⁱⁱⁱ. Dans ces structures d'ordre, on aurait pu aussi évoquer le sport de haut niveau.

Se socialiser, c'est en effet se solidariser, donc se soumettre à une règle collective quelle qu'elle soit, d'autant plus rigoureuse qu'elle fait semblant d'avoir été librement choisie et consentie. Lorsque les travailleurs sociaux parlent d'adolescents « incontrôlables », « incasables », ils parlent de leur propre incapacité à proposer un cadre acceptable. Avec quoi donc, quelles idées, quels repères disponibles sur le marché des idéologies, ces adolescents de 2020 pourraient-ils souhaiter se solidariser ?

L'obéissance au marketing

L'inanité des formes de leur quête existentielle nous saute aux yeux, à nous parents, râlant contre les dépenses effrénées en équipements informatiques, en vêtements, tout en étant au tréfonds, bien ravis de pouvoir à si bon compte prétendre contribuer à résoudre les difficultés de nos enfants. Car lorsque nous les voyons se solidariser avec l'idéologie du progrès matériel, confortablement installés au chaud devant leurs écrans, nous les pensons à l'abri des dérives.

Peut-être parfois à tort, car les imperfections de la période sautent aux yeux.

L'obéissance aux combats de l'époque

J'utilise à dessein l'euphémisme d'imperfection, soulignant que les périodes nazi, coloniale ou autres impérialismes du XX^{ème} siècle sont passées. S'il demeure des zones d'ombre et de domination, elles n'ont rien de commun avec la barbarie passée. Pour autant, la société actuelle est loin d'être parfaite, au même titre que toutes les sociétés. Peut-être même l'humanité coure-t-elle plus de dangers que jamais. D'autant plus périlleux qu'insidieux. Le fameux crapaud dans sa casserole ne sent pas la température monter, alors que, brûlé instantanément, il aurait sauté hors de la bouilloire.

Aujourd'hui, les enjeux écologiques, les inégalités économiques, les discriminations raciales, sexuelles, etc. sont devenus les phares des engagements militants sur lesquels beaucoup de nos adolescents flashent. Là encore, au grand plaisir de certains parents qui, socialisés eux-mêmes dans les germes de ces luttes, y voient une prolongation de leur propre engagement, avec moins de risques vitaux qu'une résistance à l'occupant colonial ou nazi.

La floraison associative, l'explosion des pétitions et autres manifestations de colère, permettent à chacun des adolescents de trouver son compte d'engagement militant, non sans payer le prix d'une vraie dilution des forces vives. Plus ou moins encadrés, munis d'une rhétorique bien rodée, ils parlent, revendiquent, occupent, mais tout en restant assez sagement dans les cadres fixés.

Et puis certains d'entre eux se retrouvent sur le carreau, éloignés de ces structures d'engagement où ils ne se reconnaissent pas, trop tièdes, trop bourgeois, trop sympas, pas eux quoi ! Même les gilets jaunes ne sont pas passés en banlieue, et pourtant !

Isolés sous leur casque, enfermés dans leurs réseaux sociaux, rejetés aux marges par un discours médiatique monologique sur les « banlieues », en quête d'identité sexuelle, de partenaire, de repères, quels combats légitimes s'offrent alors à leurs yeux ?

Un de ces combats revisite la lutte de libération anticoloniale en prenant la forme d'une lutte contre la colonialité des institutions, telle qu'elle est vécue. Et là ils se rejoignent, au moins dans les idées, avec les gilets jaunes. Les institutions imposent en effet une certaine manière normalisée de voir, de vivre, de penser dans tous les territoires, urbains comme ruraux, à partir d'une doxa centralisée.

Et ces ados, éloignés des centres d'élaboration de cette doctrine, se vivent oubliés, méprisés, non concernés, jusqu'à retourner leur rage contre les porteurs institutionnels, même (voire surtout) ceux qui leur avaient apporté certaines joies dans leur enfance, comme l'a démontré cet incendie de l'école de cirque de Chanteloup-les-Vignes en novembre dernier. Déception de cette enfance irrémédiablement enfuie au profit d'une angoisse existentielle absolue.

Dans les quartiers, un tel engagement, mâtiné inconsciemment de lutte des classes et sous l'influence de certains adultes, peut prendre la forme d'un combat théologique. La transcendance va réinvestir le champ de la revendication en lui donnant deux outils redoutables :

- l'inutilité d'une argumentation en reposant sur le rapport de force de la croyance, (occupant un espace de liberté octroyé à cette croyance, comme à toute autre),
- une solution à la peur panique qu'inspire l'Autre, en particulier la femme pour les adolescents masculins, en lui conférant un caractère « impur ». (ah, ce fameux ver de la Marseillaise !!!)

Quelle voie royale du prêt-à-penser ! Qu'on retrouve à Versailles autant qu'à Vitry, et dont, malgré des formes différentes, les affirmations sont convergentes : la répartition des rôles des sexes dans la société, la répression de la sexualité, etc. Pour autant, les postures sont opposées dans ces deux espaces : on retrouve les dominants à Versailles (mais certains dominés s'inscriront à leur tour dans ces pas), et les dominés à Vitry. Si les deux attitudes peuvent être qualifiées de radicalisation, leurs modes d'expression seront totalement différents, tout comme leur acceptation sociale.

Dans l'inconscient collectif de ce XXI^{ème} siècle, la prise d'armes ne se justifie moralement (mais encore uniquement pour d'autres sociétés que la nôtre !) que pour les dominés dans une quête d'émancipation. Depuis le deuxième amendement de la constitution des USA, jusqu'à la glorification des faits de résistance contre le nazisme, en passant par les guerres d'indépendance, la lutte des peuples autochtones, la reconnaissance des minorités, le bon côté de l'histoire est toujours celui des dominés armés en quête d'émancipation. Et on ne peut que s'en féliciter.

Mais face à des adolescents turbulents, en quête de posture existentielle viable, comment parvenir à expliquer que, même si tout n'est pas parfait dans cette société moderne, ses acquis récents sont fragiles et les libertés sont menacées. Comment lutter contre le nihilisme tout en autorisant le changement possible ?

C'est là où intervient le terme de Police, au sens le plus fort du terme de « l'autorité qui gère la cité ». Que peuvent faire ces autorités face à ce souhait de tout renverser ?

Plusieurs options politiques s'offrent à elles, qui ne sont pas toutes mutuellement exclusives mais qui nécessitent des actions politiques bien différentes. Les décennies qui viennent de s'écouler nous ont donné un florilège de telles décisions.

Première option, travailler les changements de façade de la société et le faire largement savoir : la tolérance de l'homosexualité, le mariage pour tous, la lutte contre les châtiments corporels, la parité en politique, etc. avancées parfaitement nécessaires et souhaitables mais qui ne changent rien sur le fond sociétal et existentiel (le mystère d'être là^{iv}) et toutes comptes fait, font plaisir à bon compte.

Deuxième option, tenter de restructurer la société en renouvelant le sentiment d'appartenance : le « nouveau » service national encadré par des militaires en est un exemple, tout comme le service civique, mettant les jeunes au contact direct de réalités associatives, tentant de les remixer. Mais certaines injonctions dogmatiques émanant d'institutions comme l'École, le Social ou le Médiatique, de solidarité non expliquée, de tolérance non argumentée, peuvent avoir l'effet inverse de celui recherché, suscitant la production d'anticorps contre un discours réputé trop éloigné des réalités. Une colonialité renouvelée dans les territoires.

Troisième option, reléguer et cantonner les rebelles dans un espace contrôlable : au mieux les multiples ZAD qui se succèdent, les jeunes errants qui passent l'hiver dans le sud et l'été dans les festivals, les engagements associatifs aussi divers que les sujets de préoccupation, au pire, dans les structures officielles de remise en ordre (PJJ, etc.) ou le deal. Cette option n'est pas viable à terme, puisqu'elle met à l'écart de la société ses éléments les plus combatifs et innovants en les considérant comme des dangers.

Quatrième option, corollaire de la pensée politique par catégories mutuellement exclusives^v, monter les jeunes les uns contre les autres : Les bons et les mauvais (les autres, ceux qui ne cherchent pas de travail, ceux qui n'aiment pas ma musique, ceux qui ratent le bac, les filles voilées...). C'est l'option la plus périlleuse, qui heureusement ne semble pas avoir trop de prise sur cette génération, mais elle n'en reste pas moins susceptible de laisser des traces délétères.

Cinquième option, structurer l'opposition politique pour mieux la contrôler : les jeunesses communistes ou catholiques qui œuvraient naguère sur le terrain de l'éducation populaire ; au moins on savait alors à qui on avait affaire et quelles étaient les opinions en présence. On parvient à bien maîtriser Pif gadget, moins bien les ZAD. Peut-être peut-on ranger dans cette catégorie toutes les activités d'animations sportives, voire religieuses qui, (est-ce un hasard ?) défraient en ce moment la chronique par ses exactions sexuelles dont elles sont le lieu.

Mais une **sixième option** est celle offerte par une société sans réel contrôle : la « main invisible » sur le marché des outils, laissant le libre choix au sein d'une offre d'une technologie réputée ne pas pouvoir revenir en arrière, ne pas se mêler de l'existential et n'être vectrice que de plus de bonheur, avec des signes d'appartenance spécifiques à chaque tranche d'âge. Incontournable progrès qui devient une injonction fascinante, hypnotisante et surtout paralysante.

Le conformisme à ce progrès devient l'obéissance structurante. Les ados se pressent autour des déguisements mangas, des I-phones, des marchandises qui leur sont vendues (ou tombées du camion) comme sources de reconnaissance sans cesse renouvelées.

Pasolini, à la suite de Guy Debord appelait cette société de consommation le « vrai cancer fasciste », simplement par le conformisme obligatoire qu'elle engendre. Et de fait, cet apparent renouvellement perpétuel des outils de consommation n'est qu'une perpétuation. La table, loin d'être renversée reproduit le jeu de consommation qui animait déjà leurs aînés.

Il faut un certain âge pour en avoir fait le tour, pour réaliser quelle déprise sur la réalité ce marché engendre. Lorsqu'un jeune parisien à une brocante rurale se saisit d'une clé à molette et dit à sa copine : tiens je vais acheter ce sécateur pour que ma grand-mère taille ses rosiers, on voit l'utilité d'Instagram !

Alors quel est le « bon » choix politique ? Celui par défaut : « la main invisible » ? Ou d'autres ? Quels échanges philosophiques nous autorisons-nous avec ces ados ?

Et faut-il vraiment que la Police s'en mêle ? Non peut-être, mais chacun de nous, les adultes oui, en prenant conscience de cette soif désespérée de sens et des conséquences des options retenues, même par défaut.

Résumé :

L'âge adolescent humain est par nature celui de l'émancipation à la fois des cadres adultes et de l'espace de l'enfance pour explorer de nouveaux territoires. Ce phénomène a structuré les sociétés humaines, même si elles ont été, ou sont encore, plus ou moins tolérantes à l'égard de telles volontés émancipatoires.

Notre monde occidental du XXI^{ème} siècle privilégie, lui, les notions d'individualisme, réputé éclairé même avant la majorité, de liberté, « d'horizontalisation » des hiérarchies, provoquant un certain discrédit des cadres institutionnels classiques, souvent source de désarroi. Dès lors s'est mis en place un « marché » aux idées et idéologies, en libre accès grâce à la technologie, au sein duquel sont proposés des systèmes de normes, valeurs et croyances plus ou moins cohérents, plus ou moins structurés. À charge pour les adolescents d'y puiser les éléments pour construire ce qui leur paraît convenir à leur être, à leurs souhaits, bref à leur avenir.

Mais sur quels critères ? Quelle autorité (au sens d'auteur) leur permettra de se structurer, laquelle accepteront-ils là où précisément se milite le discrédit de la verticalité au profit d'une horizontalité des relations ? Quelle proie les plus isolés d'entre eux deviennent-ils pour les vendeurs de rêves et d'illusions quelles que soient leurs obédiences, et dont les pouvoirs ont été démultipliés par cette technologie ? Comment faire parvenir ces adolescents à simultanément aimer les rêves et ne pas perdre pied dans la réalité ?

La police, au sens le plus noble du terme : l'organisateur de la « Cité », aurait justement son mot à dire, mais en dehors de tout cadre répressif qui ne pourrait qu'en renforcer le discrédit... C'est dire à quel point tout adulte a son mot à dire, sa main à tendre, son discours de bienvenue dans son propre monde adulte à formuler à ces futurs anciens enfants.

Lourde responsabilité, sommes-nous tous, quel que soit notre âge, notre statut, prêts à l'assumer ?

i Hervé Hamon Patrick Rotman Génération Tome 1 Les années de rêve, Paris, Seuil ; 1987

ii Rémi Bague, Modérément moderne : les temps modernes ou l'invention d'une supercherie. Flammarion, Paris, 2016 p.218

iii Irène Rizzini, Francisco Pilotti ; A arte de governar crianças ; Editora Universitaria Santa Ursula, Rio de Janeiro 1995

iv Pierre Legendre la fabrique de l'homme occidental, Film Arte diffusion

<https://www.youtube.com/watch?v=Zg9Vfa3GfUM>

v Cf REGARDS Catégories et étiquettes <http://dautresregards.semi-k.net/2020/01/30/30-janvier-2020-categories-et-etiquettes-en-interculturalite-aussi/>